

N° 289. — Dimanche, 26 Juillet 1835.

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

GRAND-THEATRE.

2^e Représentation de *Robert-le-Diable*. — Rentrée de M^{me} Meinier. —
2^e Debut de M^{me} Debrière.

La 2^e représentation de *Robert-le-Diable* avait attiré une nombreuse et brillante assemblée. Les dames, et de jeunes et belles, ma foi! se trouvaient ce jour-là en majorité sur les banquettes de la première galerie. Tout ce qui dépendait de la direction a été mis en œuvre pour que le drame lyrique de Meyer-Ber fut rendu d'une manière aussi agréable pour nos yeux que pour nos oreilles.

M^{me} Derancourt a été délicieuse à voir autant qu'à entendre, et M^{lle} Angélica, ravissante de grâce et de légèreté, s'est montrée aussi séduisante en nonne, qu'habile danseuse à la cour d'Isabelle.

M. Durbec a mérité dans son chant de justes applaudissemens, il lui reste à jouer avec plus d'expression et d'entente le rôle satanique de Bertram. Nous lui avons su gré de ne pas se faire un masque ridicule et grotesque comme se le faisait M. Gustave-Blès. Bertram est un être plein d'amertume et de raillerie, il ne se montre homme attaché à la terre que par son amour pour son fils. M. Sylvain nous a semblé écrasé sous le poids de son rôle. Sa voix avait peine à suffire à la puissance de ce chant si large, si haletant d'émotions. Robert de-

mande une grande habileté, une grande méthode de la part du chanteur, pour soutenir et ménager ses moyens jusqu'à l'accablante scène du cinquième acte. Aussi M. Derancourt, avec moins de voix que son successeur M. Sylvain, y produisait-il plus d'effet et portait-il mieux la responsabilité immense d'un des plus forts rôles qui existent au théâtre. C'est que M. Derancourt est un musicien fort habile. M^{lle} Dominique possède un instrument dont elle n'est pas encore bien sûre. Quelques notes hasardées lui ont attiré un brusque sifflet que le public, à la fin du morceau, a voulu faire oublier à la jeune et jolie cantatrice, par de bienveillans applaudissemens. Alice demande une voix étendue, pleine et nourrie; l'étude et le temps la feront sans doute acquérir à M^{lle} Dominique: c'est déjà beaucoup que de se faire entendre après M^{me} Vadé-Bibre dans ce rôle créé par elle avec tant de talent, et avec l'inconvénient d'une taille que le caractère du personnage comportait fort peu.

L'admirable scène du dernier acte, que Nourrit nous avait rendue d'une manière si dramatique, nous a semblé froide et décolorée. MM. Durbec et Sylvain ne l'ont pas assez mimée et jouée. L'orgue indispensable à la religiosité de cet acte, lui a été rendu.

M^{me} Meinier a reparu sur notre scène qu'elle a eu tort de quitter, dans le *Manteau ou le Rêve du Mari*. Un sifflet

lui a valu à son entrée une longue salve d'applaudissemens.

M^{me} Debrière a fait son second début dans *les Enfants d'Edouard*. Elle y a donné des preuves d'ame et de dignité. Tour à tour elle a été reine et mère. Nous lui conseillerons de ne pas autant précipiter son débit en prenant des *temps* de respiration. L'organe pointu de M. Grandel est peu dramatique. Nous n'avons retrouvé ni dans son langage ni dans ses manières l'historique Buckingham si coquet et si élégant. M. Grandel tarde bien à accomplir son 3^e début ! MM. Valmore et Duprez se sont acquittés de leur rôle devant les quelques spectateurs éparpillés sur les banquettes, aussi consciencieusement que devant un nombreux auditoire. C'est comprendre dignement son art !

M^{lle} Plessis est toujours incessamment attendue. La jeune et jolie élève de la rue de Richelieu aura-t-elle le don de ramener le public à la bonne et vraie comédie, si mal desservie et si négligée de nos jours, et tout-à-fait reléguée dans les cabinets d'étude ? A bientôt le problème !

GYMNASE LYONNAIS.

M^{lle} Virginie Déjazet.

Paris est un drôle de corps : il nous prend une à une les plus jolies fleurs de notre parterre dramatique ; il s'en empare, s'enivre de leurs parfums, les montre à qui lui rend visite ; puis, lorsqu'il s'est rassasié dix mois durant des plaisirs qu'il nous dérobe, lorsque les chaleurs de la canicule chassent la ville à la campagne, il nous expédie les objets de son admiration, sans s'inquiéter si nous aussi nous haletons sous la chaleur, si nous aussi nous abandonnons la cité pour les champs, les plaisirs du théâtre pour les joies de la vie champêtre.

Ainsi nous arrive M^{lle} Virginie Déjazet. Les souvenirs qu'elle a laissés dans notre ville, la réputation qu'elle s'est faite à Paris, les ovations qu'elle a subies sur plus d'un théâtre de province, tout cela eût amené sans doute la foule à ses représentations, si la foule ne redoutait la chaleur plus encore qu'elle n'aime le plaisir. Jeudi dernier cependant un petit nombre d'intrépides s'était donné rendez-vous au Gymnase : historien fidèle, nous constaterons ici le succès d'applaudissemens obtenu par l'actrice du Palais-Royal dans *le Philtre Champenois* et dans *Vert-Vert*. Depuis l'entrée de Catherine jusqu'au dénouement de *Vert-Vert*, les mains ont battu avec une activité rare, louable surtout par les 28 degrés qui couraient. Mais, pour avoir enregistré ce fait, nous ne prétendons nullement renoncer à notre droit de critique.

Messieurs de Paris ont jeté trop souvent la pierre aux

admiraions provinciales ; ils se sont trop souvent égayés, et avec raison, aux dépens de notre candide enthousiasme, pour que nous laissions échapper l'occasion de nous réhabiliter à leurs yeux. Nous dirons donc hautement que les qualités incontestables dont brille le jeu de M^{lle} Déjazet sont loin de racheter certains défauts remarqués déjà ici il y a quelques années, et qui ont encore grandi sous les applaudissemens prodigués à *Frétilton* et à *Titine* dans *un Scandale*. Ceci n'est point de la *pudibanderie*, nous vous prions de le croire. Que *Frétilton* ou *Titine* restent dans leur nature, rien de mieux ; restez chez vous si vous rougissez devant certaines natures ; mais que Catherine, la belle et sensible fermière, en quête, non d'un amant, mais d'un époux, nous rappelle *Frétilton* par ses allures ; que *Vert-Vert*, ce timide enfant, ait tout l'air d'un fieffé libertin, avant même d'avoir voyagé par le coche, voilà ce que nous ne saurions admettre, parce que cela est contraire à l'esprit même de la pièce, parce que cela est faux et sans excuse.

Ces quelques mots ne nous acquittent pas envers M^{lle} Déjazet ; nous reviendrons à elle dans notre prochain numéro.

CARL.

LES TULIPES.

C'est surtout quand on voit certains goûts qui remplissent et rendent heureuse la vie d'un homme, que l'on comprend bien que chacun a besoin d'avoir sa madone de plâtre ou de bois qu'il puisse parer à sa fantaisie.

C'est ce qui explique comment des hommes souvent très-supérieurs consacrent toute leur vie à quelques fleurs, à quelques insectes, quelquefois à un insecte, à une fleur, tant un instinct admirable ou quelquefois peut-être une sage philosophie leur enseigne à rétrécir la sphère de leur vie.

Quand on entre dans le jardin d'un horticulteur, et surtout d'un horticulteur qui s'est voué à une culture spéciale, il est difficile au premier abord de comprendre quel est l'attrait qui le fixe dans son jardin cinq heures par jour, à l'ardeur du soleil.

Un terrain sec, gris, sans ombrage, sans verdure presque, dans un coin quelques bâtons verts, dans un autre coin quelques feuilles à peu près vertes.

Il y a pourtant là toute la vie d'un homme et toute une vie heureuse. Chaque année un mois de jouissance et onze mois de souvenirs et d'espoir bien plus doux encore que la jouissance même. Mais après que vous avez regardé de plus près des fleurs rares et précieuses, par elles-mêmes, d'autres auxquelles se rattachent des souvenirs, vous sortez du jardin tout autre que vous n'y êtes entré. Vous voyez dans ces calices colorés une partie des trésors qu'y admire leur heureux possesseur. Ce

jardin, si vide en entrant, vous paraît alors peuplé. Vous avez déjà des prédilections; vous préférez la tulipe violette ou la tulipe pourpre, et vous y revenez à plusieurs reprises; vous vous inquiétez un peu d'un grand rosier qui porte ombre à celle-ci: vous arrachez une herbe parasite qui a échappé à la sévère vigilance du maître. Vous félicitez de bonne foi l'horticulteur qui vous présente une tulipe; elle est venue de ses semis; on ne la trouverait dans aucune collection: ni à Paris, ni à Harlem. Il lui a donné le nom d'un de ses amis. A cent lieues de là cet ami en a fait de même à son égard pour une autre tulipe à laquelle il a, à son tour, donné son nom.

Tout le monde sait quelles folies a causé le goût des tulipes, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, à une époque fort rapprochée de nous.

Voici un trait qui nous revient en la mémoire.

Un fleuriste de Harlem avait une tulipe, une tulipe, sa joie, son orgueil: elle était d'une forme parfaite, son vase était régulier et élégant, deux couleurs bien distinctes ressortaient sur un fond blanc satiné, et les ongles, c'est-à-dire le bas de chaque pétale, étaient d'un blanc pur.

Il passait ses journées entières à la contempler, et chaque jour il y découvrait de nouvelles beautés,

Aux premiers jours de juin, quand la fleur était flétrie, il la déterrait, débarrassait la bulbe des petits cayeux qui l'entouraient, et les plaçait dans un endroit bien sec: puis il attendait le mois de mai: et on l'enlevait et on le haïssait, car il était heureux.

Un jour, un voyageur auquel il avait montré sa tulipe, lui apprit que la pareille existait à Paris, au faubourg du Temple.

La vie de notre homme fut dès-lors empoisonnée, sa tulipe avait perdu tous ses attraits.

Un jour, il n'y put plus tenir; il partit pour Paris, paya la tulipe ménecme trois mille francs, l'écrasa sous ses pieds et revint heureux; la sienné était unie que.

Mais rien ne donnerait une idée aussi juste du degré d'exaltation où l'on était arrivé pour les tulipes que de transcrire quelques-uns des marchés constatés par des actes encore existans.

Une tulipe d'un mérite médiocre, nommée vice-roi, fut vendue pour les objets suivans: 4 tonneaux de froment, 900 fr.; 8 idem, de seigle, 1140 fr.; 4 bœufs, 1100 fr.; 8 cochons, 500 fr.; 12 moutons, 260 fr.; 2 tonneaux de vin, 150 fr.; 4 id. de bière, 70 fr.; 2 id. de beurre, 400 fr.; 1000 de fromage, 250 fr., un lit complet, 215 fr.; un paquet d'habits, 180 fr.; un gobelet d'argent, 130 fr. — Total, 5195 fr.

Un oignon, *l'amiral Lieskens*, fut vendu 9000 fr.

En outre, *semper Augustus*, fut payé 5500 florins, c'est-à-dire, 12,000 fr.

Une *couronne blanche* fut vendue 1090 fr., à cette condition que l'acheteur placerait en outre lui-même quatre vaches dans l'étable du vendeur.

Une *couronne jaune* fut vendue 1125, et de plus une calèche tout attelée de deux chevaux bais.

Pour quinze tulipes, on donna soixante arpens de terre, évalués 35,000 fr. Une femme acheta un oignon d'une autre femme, moyennant 3700 fr.: plus, sa belle robe de soie gorge de pigeon, et une chaîne en argent.

En vente publique, aux enchères ont été vendues les tulipes d'un aubergiste à Alkmaer, appelé Wouter Bartholomœus, pour 190,000 fr.

Sur la fin de 1637, les principaux cultivateurs de tulipes se réunirent à Amsterdam, pour mettre un terme à cette espèce de folie, qui ne s'était pas seulement emparée des riches, mais de toutes les classes de la société, et commençait à produire des effets très-pernicieux. Un grand nombre d'ouvriers ne voulaient plus travailler et aimaient mieux courir après les chances de ce trafic. Il fallut donc convenir avec le consentement et l'approbation des magistrats et bourgmestres que l'on ne pourrait plus vendre une tulipe, à moins que de prévenir l'autorité de l'acte passé, et en cas de refus de conclure les marchés entamés au 24 février 1637, que le vendeur serait indemnisé en recevant de l'acheteur, dix p. c. Tous les marchés faits antérieurement à cette date furent reconnus valables. Une telle mesure porta un coup si violent à ce trafic extraordinaire, que peu de semaines après on pouvait acheter pour 50 francs des tulipes qui s'étaient vendues 5,000 fr.

Ce qui a donné lieu à cette valeur extraordinaire des tulipes durant quelques années, c'est que pendant le règne de Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche, il était d'usage en France parmi les seigneurs de la cour d'offrir aux femmes des tulipes coupées du plus grand prix.

Quand une femme avait accepté une tulipe, c'était une marque de grande valeur, et elle la portait attachée au côté gauche à la ceinture, mais aussitôt que l'on sut à Paris la baisse de ces fleurs, les dames de la cour n'en voulurent plus, la grande mode des tulipes passa ainsi.

TRIBULATIONS D'UN FUMEUR.

Je la choyais, je la caressais celle que j'aime; j'étais en extase devant elle: d'une douzaine environ que je chéris, elle était la préférée; j'admirais et son fourneau blanc comme l'albâtre, et son tuyau noir comme du jais, et cependant que de peines ne m'avait-elle pas données!

J'aime à fumer, car vous saurez que je suis fumeur, mais fumeur au suprême degré: chacun a ses défauts; qui peut s'en dire exempt? Tel occupe une place et croit rendre d'importans services à son pays; moi je fume!

j'ai la vanité de croire que je suis le type du fumeur ; passez-moi cette faiblesse, je vous passerai les vôtres.

Vous avez dû quelquefois vous mêler à la foule qui se porte d'ordinaire à la rencontre d'un régiment ; vous avez assisté à la manœuvre ou à une revue de la garnison ; vous avez dû faire partie des personnes du bon ton qui courent le dimanche à une fête de campagne ou qui embellissent de leur présence les promenades qui entourent la ville ; vous n'aurez pas alors été sans remarquer un jeune homme de haute taille, aux cheveux châtain, aux yeux noirs, à la figure ouverte, parfumant l'air d'un arôme délicieux et suivi d'un nuage de fumée ; eh bien ! si vous êtes curieux de me connaître, rappelez vos souvenirs.

J'habitais Noyon. Un fumeur à Noyon est un être en dehors de la société, qui doit se faire justice à lui-même, une espèce de proscrit, un paria, plus qu'un paria !... Ecoutez donc, amis, l'histoire de mes tribulations avant de venir parmi vous et plaignez-moi.

Je voulais fumer par la ville, un agent vint poliment m'avertir que les arrêtés de police s'y opposaient ; je me le tins pour dit et m'esquivai.

Je voulais fumer sur le pas de ma porte, je fus montré au doigt ; je m'esquivai.

Je me refugiai sur les promenades, elles étaient alors fréquentées ; chacun s'enfuit à mon approche ; deux petites maîtresses faillirent se trouver mal, et leurs cavaliers, en hommes bien appris, vinrent me prier de déguerpir ; je n'aime pas le bruit et j'honore le beau sexe ; je m'esquivai.

Je revins dans ce moment de la journée où tout entier à l'intérêt on oublie les plaisirs ; les boulevards étaient silencieux et déserts et je fumai : un ami vint à passer, il n'eut pas l'air de m'apercevoir ; un second, un troisième, même indifférence : enfin, un quatrième, plus charitable, s'approcha et m'avertit que je commettais un crime de lèse-bon ton ; je respecte les préjugés d'un monde dont j'ai besoin ; je m'esquivai.

Enfin, en flânant par la ville, je vis inscrits en grosses lettres ces mots qui sonnent si bien à l'oreille d'un fumeur, ces mots si gracieux : *café-estaminet* ; je m'y précipitai comme dans un port de salut et je fumais de toute la puissance de mes poumons, lorsqu'une figure rébarbative vint à moi : — Monsieur ? — Plait-il ? — Vous nous empoisonnez ! — Mais, monsieur ! — Pas de mais... allez en Suisse ou passez dans la cour... Je voulus répliquer : un coup d'œil effrayant me coupa la parole, et comme je suis prudent, très-prudent, je m'esquivai.

Le soir autres tribulations.

Après les travaux de la journée, je quittai lestement la table où tant de mes heures se consomment dans la poudre des dossiers ; la soirée était belle mais froide, l'on voyait sur le ciel pur des myriades d'étoiles et l'absence de Phœbé plongeait la nature dans cette

demi-obscurité si chère aux amans : c'est l'heure des rendez-vous, plus d'un propos d'amour avait été lancé et maints doux baisers prêtés et partant rendus.

Je fus bientôt sur les traces de ma bien-aimée, car tout raisonnable que je paraisse, je me suis laissé prendre au piège commun, en dépit de tous les sermens imaginables ; mais qui n'aurait fait comme moi ? elle est si jolie ! seize printemps au plus, tournure vive et légère, yeux fendus en amande, teint de lis animé par l'air piquant du soir et autres ornements divins que jeune fille possède à seize ans sous le corsage de bure ou de cachemire.

Je fus accueilli de ce doux sourire réservé pour moi seul, et je répétais pour la centième fois ces tendres discours qui, bien que vieux comme le monde, ont le privilège de paraître toujours nouveaux, lorsqu'un cri involontaire, une exclamation de dégoût s'échappa de la bouche rosée de mon amie : qui avait pu l'émouvoir à ce point ? hélas j'avais oublié de recourir aux précautions d'usage et j'étais encore imprégné des parfums de ma pipe ; ce défaut, car c'en est un pour une jolie femme, j'avais eu le honneur de le cacher et voilà qu'une étourderie vient tout dévoiler ! quelle morale il me fallut essayer, bon Dieu ! je promis, je priai, je m'humiliai, et ce ne fut qu'après des reproches sans fin, qu'on voulut bien m'octroyer un pardon conditionnel qui, pour me punir, ne fut pas cimenté du baiser de paix ; nous nous quittâmes pourtant bons amis et j'entends encore ses dernières paroles. « Tu ne fumeras plus, n'est-ce pas, mon ami ! » je sentais en même temps sa main presser doucement la mienne.

Elle n'était plus là, et sa voix résonnait encore à mon oreille comme un concert des anges, et sa main brulait encore ma main.... Je me retirai lentement non sans m'adresser cette question : Fumerai-je ou ne fumerai-je plus ?

REVUE DU LYONNAIS.

ARTICLES DE LA SEPTIÈME LIVRAISON.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Lyon pendant la Ligue, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans le Lyonnais depuis l'année 1568 jusqu'à la fin de 1594 ; par *D. Thomas*, ancien bibliothécaire de Lyon. — Suite des Epoque remarquables et des Evénemens singuliers de la ville de Lyon depuis 1600 jusqu'à 1643, par *D. Thomas*. — Mine d'Or aux environs de Lyon, à Saint-Martin-la-Plaine. — Médaille hébraïque découverte à Lyon au XVII^e siècle. — Notice de *M. Boullée*. — Les Prélats apostoliques, par *M. Mermet*. — Ephémérides de juillet.

ARTICLES A PARAÎTRE DANS LES PROCHAINES LIVRAISONS.

Un Exorcisme à Lyon au XVI^e siècle, extrait d'une chronique de 1528 : *Stanislas Glere*. — Murat à Lyon : *Mlle Jane Dubuisson*. — Biographie de Chalier : *César Bertholon*. — Biographie d'Antoine Coysevox : *J. S. Passeron*. — Le Dépôt de Mendicité : *Charles Fraisse*. — Hygiène publique : Recherches sur les accidens produits par l'usage des préparations de charcuterie avariées : *Pointe, D. M.* — Le Pater à diverses époques. — Des Femmes lyonnaises. — Vers à *M. de Lamartine* : *Ernest Falcomet*. — De la Milice lyonnaise : *Delandine*. — Souvenirs du Forez. — Ephémérides d'Août.